

quelque talent peut réussir à tourner un certain nombre de bonnes épigrammes, pour en composer des livres, il faut être doué de dispositions naturelles particulières, assez rares. On peut reprocher à notre poète d'avoir trop prodigué les pointes et les jeux de mots. Ses anagrammes nous paraissent mériter la critique qu'en fait Peerlkamp, plutôt que les éloges que leur donne Foppens. Son style est facile, principalement dans ses élégies et ses poésies sacrées, mais il laisse à désirer sous le rapport de l'élégance et de la correction. On rencontre même des fautes de grammaire et des expressions d'une latinité fort douteuse. Il a laissé : 1° *Descriptio pompæ et gratulationis publicæ Alberti et Isabella Belgii principum ad Inaugurat. a S. P. Q. Gandavensi decretam*. Antv. J. Moretus, 1602, in-fol., avec la collaboration de F. Hardewyn, beau-frère de l'auteur. — 2° *Epigrammatum libri IX*. Antv., ap. Joach. Trognæsius, 1603, in-8°. Ingolstadtii, ap. Andr. Angermarium, 1607, in-24. Gruter a reproduit un assez grand nombre d'épigrammes dans ses *Deliciae poetar. Belg.* T. IV, p. 476-545. Les épigrammes renfermant l'éloge d'amis du poète l'emportent de beaucoup en nombre sur les pièces satiriques et sur celles de morale; le neuvième livre se compose uniquement de chronogrammes. — 3° *Panegyricus in Adventum C. Masii, quarti Gandensium episcopi*. Gandavi, Corn. Marius, 1610, in-4°. — 4° *Elegia in obitum sanctissimi præsulis R. Jacobi Delrio, abbatis Bodoniensis*, etc. Gandav., Gualt. Manilius, 1610, in-4°. — 5° *Flandriæ comitatus et Brabantiaë ducatus urbes*. Lovan., Ger. Rivius, 1614, in-12. — 6° *Sacrorum carminum libri II quibus accessit ad finem liber elegiarum singularis*. Lovan., typis Jo. Christoph. Flavii, 1614, petit in-8°. — Quelques élégies et un grand nombre d'épithaphes en vers n'ont pas été imprimées.

J. Roulez

Le poème de De Vriendt, *De natali suo et vite decursu*. Ses élégies et ses épigrammes. — Sanderus, *de Gandav.*, p. 98-100. — Sweetius, p. 563. — Valère André, p. 667 et suiv. — Foppens, t. II, p. 885. — Paquot, *Mémoires*, t. X, p. 61-66. — Hofmann-Peerlkamp, *De poet. Lat. Nederl.*, p. 243 et suiv.

DE VRIES (*Jean*) ou DE VRIESE, peintre sur verre, au XVII^e-XVIII^e siècle, à Bruxelles, où il est né, et où il mourut en 1628 dans le couvent des Chartreux. Il fit preuve d'une remarquable habileté dans sa profession, notamment par les beaux vitraux historiés, exécutés en 1616, pour cette communauté religieuse, établie à Bruxelles depuis 1586, après la destruction, en 1580, du monastère de Scheut (Brabant). Les verrières de 1616, placées aux nouveaux cloîtres, représentaient, dans la partie supérieure, des *Traits de la vie de saint Bruno*, le fondateur, en 1084, de l'ordre des Chartreux, dans la partie moyenne, des *Episodes de l'Ancien Testament*; dans la partie inférieure, les *Portraits des donateurs*, parmi lesquels figuraient les archiducs Albert et Isabelle, qui gratifièrent le couvent de quatre cents florins, pour six vitraux. L'artiste ne reçut qu'environ quarante florins par vitrail. Aussi, disent les auteurs de l'*Histoire de Bruxelles*, mourut-il pauvre, bien qu'il excellât dans son art.

Edm. De Busscher.

Alex. Henne et Alph. Wauters, *Histoire de la ville de Bruxelles*, 1845. — C.-J.-A. Piron, *Levensbeschryvingen*, 1860.

DE VRIES (*Paul*) ou DE VRIESE, peintre, au XVII^e siècle, de perspectives architecturales, édifices et ruines. J. Immerseel Junior le dit né à Anvers en 1554 et mort en 1598, deux dates erronées, puisque le biographe flamand Charles van Mander le connut, à Amsterdam, en 1604, y peignant avec ardeur, sur toile et en peinture à l'huile, toutes sortes de sujets d'architecture et de perspective. Chrétien Kramm, le biographe néerlandais moderne, rapporte qu'il s'y maria en 1601 avec Marie Godelet, d'Anvers, et se déclara, alors, âgé de trente-quatre ans, ce qui porte sa naissance à 1567. Fils de JEAN DE VRIES (*Hans Fredeman De Vries*) et frère de SALOMON DE VRIES, paysagiste anversoïis, mort à La Haye en 1604, Paul De Vries était un artiste de grand mérite. Il habita longtemps Anvers, mais voyagea beaucoup en Hollande et en Allemagne, séjournant principalement à

Amsterdam et à Prague. A Anvers, il travailla, vers 1586, avec son père, au recueil d'architecture que publia en 1604 Henri Hondius le Vieux, avec texte et planches gravées. Paul De Vries peignit à Prague, dans le palais de l'empereur Ferdinand, deux beaux *plafonds*. L'un, de 200 pieds de longueur sur 80 pieds de largeur, figurait une voûte soutenue par des piliers en raccourci et ornementée de grotesques; l'autre, où étaient représentés les *douze mois de l'année* et, au centre, *Jupiter lançant la foudre*. Il y exécuta aussi une *galerie* avec perspective de jardin. L'empereur l'affectionnait et venait souvent le voir travailler.

Paul De Vries eut pour seul maître connu son père, qui était tout à la fois peintre, architecte, sculpteur, homme de science, et devrait prendre place dans la *Biographie belge*, n'était son indigénat néerlandais. Né à Leeuwaarde en Frise (Hollande), de parents allemands, ses principaux titres de gloire pourraient, cependant, être revendiqués par la Belgique. Il arriva, jeune encore, à Malines, puis à Anvers, où son talent de peintre architectural se révéla, dès 1549, et se forma. Plus tard il travailla avec les artistes les plus renommés de son époque, et maintes de leurs œuvres lui doivent des accessoires architectoniques. Témoin la *Circoncision*, de Michel van Coxcie, et le tableau d'autel de la gilde de Notre-Dame à la cathédrale d'Anvers, peint, en 1586, par Raphaël van Coxcie, avec sa coopération. S'étant adonné à l'étude de la science de Vitruve, on le cite, avec Pierre Coecke, d'Alost, comme le promoteur de l'art gréco-romain, le régénérateur de l'architecture dans les Pays-Bas. Il fut le maître d'Henri Hondius, de Duffel, en Brabant, et lui enseigna la perspective, l'architecture et la construction des fortifications. De nombreux traités sur les cinq ordres et des recueils d'ornementation, dont il composa et dessina les planches, furent édités à Anvers, en gravure, par Gérard De Jode, Jérôme Cock, Ph. Galle, P. Balten.

Edm. De Busscher.

Charles van Mander, *Het Leven der hoogduitsche en nederlantsche schilders*. — Immerseel et Kramm, *Levens en werken der holl. en vl. schilders*, etc. — A. Siret, *Dict. des peintres de toutes les écoles*. — Balkema, *Biographie des peintres flamands et hollandais*. — Descamps, *Vie des peintres flamands et hollandais*.

DE VRIESE (*Luc*), poète flamand, né à Ypres en 1640, mort à Bruges le 1^{er} décembre 1723. Homme pieux et instruit, il entra comme religieux à l'abbaye des Dunes en 1658, à l'âge de dix-huit ans, et fut donc moine pendant soixante-cinq ans. En 1699, il fut élu abbé. Il composa quelques pièces de poésie en flamand, et on conserve, entre autres, à la bibliothèque du séminaire à Bruges, un manuscrit in-8° de 430 pages dont il est l'auteur, intitulé : *Litanie Lauretanæ SS. Nominis Jesu et divi Bernardi*. Ce volume contient, en outre, des vers et des chronogrammes à l'infini sur le jubilé de saint Idesbalde célébré le 18 avril 1667. On a encore de lui *Pia nugæ*, où se trouvent des milliers de chronogrammes sur ce texte : *In omnibus requiem quæsi vi*. Il y a là, entre autres singularités, un chronogramme pour chaque année jusqu'à la 10,734^e. Avis à ceux qui vivront alors. Il y en a ensuite pour les années depuis 1689 jusqu'à 4000 sur ces vers :

Al wat ik doe
Of waer of hoe
Is 't uwer eer
O mynen Heer!

On trouve également dans ce recueil des traductions d'hymnes d'église en vers flamands. En 1701, le docteur Pierre Smits publia une autre œuvre de De Vriese intitulée : *Metamorphosis Angelica Mariana inter mille figuras transformata*. C'est un assemblage de trois mille chronogrammes et plus sur ces mots de la salutation : *Ave Maria gratiâ plena Dominus tecum*. Il est à regretter vivement, dans l'intérêt des sciences et des lettres, que l'abbé des Dunes dont les productions attestent un talent véritable, ait perdu son temps et gaspillé son savoir à fabriquer de telles niaiseries.

Émile Varenbergh.

Biogr. de la Flandre occidentale. — Piron, *Levensbeschryvingen*.

DE VROEDE (*Henri*), connu sous le

nom latinisé de PRUDENS, écrivain religieux, né probablement à Ypres, mort le 8 novembre 1484; il entra dans la maison des Chartreux du Val-de-Grâce, près de Bruges, et en devint le prier vers 1477, lors de la nomination de Walterus Leendanus comme premier prier de la chartreuse de Sainte-Sophie à Vucht près de Bois-le-Duc. Le P. De Vroede mena une vie fort exemplaire et acquit une réputation de savoir, que justifient ses divers écrits, la plupart rédigés pour l'instruction des religieux. On cite entre autres son *Tetralogus Devotionis*, composé en forme d'entretiens et divisé en trois parties, suivant les trois états qu'on distingue dans la théologie mystique, le commencement, le progrès et la perfection. Trithème (*Scriptores eccl.* C. 868, p. 206) cite cet ouvrage comme un *Opus celeberrimum*.

Aug. Vander Meersch.

Miræus, *Origines cartus. monasteriorum*, p. 32. — Fabricius, *Bibliotheca latina*. — Sweertius, *Athene belgica*, p. 335. — Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. I, p. 461. — Paquot, *Mémoires littéraires*, t. VII, p. 126. — Goethals, *Histoire des lettres*, t. I, — *Biographie de la Flandre occid.*, t. II, p. 295.

DE VULDERE (*Maillard*), juriconsulte, né à Furnes, mort le 10 mars 1592. Il étudia d'abord à Bourges, sous François Duarenus et Jacques Cujas, puis à Louvain sous Gabriel Mudée; après y avoir passé ses licences en droit, il commença sa carrière en donnant des consultations et en plaidant gratuitement pour les pauvres. Plus tard il fut nommé et resta pensionnaire de la ville d'Audenarde jusqu'en 1586, époque à laquelle il devint avocat fiscal au conseil de Flandre. Il mourut, à peine âgé de soixante ans, après avoir beaucoup écrit sur le droit civil, entre autres un volume de *Décisions* des cas de droit les plus difficiles.

Aug. Vander Meersch.

Sweertius, *Athene belgica*. — Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. II, p. 837. — *Biographie de la Flandre occidentale*, t. III, p. 459.

DE WAEL (*Jean*), peintre d'histoire, né à Anvers en 1558, mort dans la même ville le 7 décembre 1633. D'abord élève d'Adam van Noort, puis de François Francken, il quitta ces maîtres pour

aller continuer ses études à Paris. Il y obtint quelque succès et se rendit ensuite en Italie pour y étudier les œuvres des peintres d'histoire et celles des grands portraitistes. Grâce à ce voyage, il parvint à acquérir les seules qualités qui manquaient à son premier maître pour que celui-ci (au dire de Rubens) surpassât tous ses contemporains : la vérité et la correction du dessin. Après avoir laborieusement utilisé pendant plusieurs mois son séjour à Rome, De Wael revint dans sa ville natale, se fit admettre comme membre de la gilde de Saint-Luc et eut l'honneur d'en devenir le doyen en 1594. Sa sociabilité lui valut aussi d'être nommé doyen de la corporation de la Vieille Arbalète. Un dernier témoignage de la considération qu'il s'était acquise nous est fourni par ce fait que Van Dyck voulut bien le comprendre parmi les artistes éminents de son temps et qu'il grava son portrait à l'eau-forte.

Les tableaux de Jean De Wael sont assez rares. Parmi les musées qui en possèdent on ne cite que ceux d'Amsterdam, de Berlin et de Florence. Un biographe belge a mentionné aussi deux de ses tableaux : une *Sainte Trinité* et un *Concert des anges*, comme faisant partie du musée d'Anvers; mais nous les y avons vainement cherchés et, depuis plusieurs années, ils ne figurent plus au catalogue de cette célèbre collection.

De Wael s'était allié à une famille d'artistes en épousant Gertrude, fille de Gérard De Jode le Vieux; sa femme fut inhumée près de lui, en 1642 dans l'église Saint-André à Anvers. Leur monument funèbre, qui y subsista jusqu'au commencement de ce siècle, était orné de belles peintures, en forme de triptyque, dues à Corneille De Vos et représentant : au centre, la *Mise au tombeau du Christ*; sur l'intérieur des volets, les portraits des époux défunts, et à l'extérieur des volets, les deux images de leurs saints patrons : saint Jean l'Évangéliste et sainte Gertrude. Ces intéressants tableaux, quoique vendus à vil prix, en 1810 et 1814, n'ont pas été, comme tant d'autres, perdus pour le pays : re-

trouvés et acquis par un amateur, M. Vanden Bosch, ils furent légués par celui-ci à l'église Notre-Dame, et ils y sont placés actuellement dans la chapelle de Sainte-Ursule.

F. Stappaerts.

DE WAEL (*Luc*), peintre de batailles et paysagiste, né à Anvers le 7 septembre 1591, mort dans la même ville le 2 octobre 1661. Cette dernière date est diversement indiquée par certains biographes : Félix Bogaerts la fixe à l'an 1652 et Immerzeel à 1672; celle que nous indiquons est seule irrécusable : elle a été prise sur la pierre sépulcrale du peintre à l'église Saint-André.

Notre artiste était fils du peintre Jean De Wael, dont la notice biographique précède celle-ci. Après que son père lui eut enseigné les premiers éléments de l'art, il entra dans l'atelier de Jean Breughel, qu'il imita parfois très habilement, et, suivant l'usage de son temps, il alla, plus tard, voyager pour parfaire son éducation par l'étude des maîtres étrangers. La France, et surtout l'Italie, le retinrent longtemps. Rome devait être le terme de son voyage; mais il n'y parvint point : recherché et fêté à Gènes, il s'y laissa en quelque sorte enchaîner par les sympathies qu'il provoquait et en témoigna sa reconnaissance en dotant plusieurs villes italiennes de beaux et nombreux ouvrages. Il se plaisait à reproduire la nature sous ses aspects les plus accidentés, les plus saisissants, tantôt en montrant les chutes d'eau, les pics escarpés des rochers, éclairés par la vive lumière du soleil, d'autrefois en illuminant des sites pittoresques par les sinistres lueurs des orages. Ses prédilections pour ces puissants contrastes ne le détournèrent cependant jamais de la vraisemblance et l'on admire, tout à la fois, la vérité et la riche ordonnance de ses compositions.

La physionomie de notre peintre est connue par un beau portrait, signé et daté : *Ant. Van Dyck, eques, pinxit; W. Hollar, fecit*, 1646; *J. Meyssens, excudit*. De cette gravure in-folio, Gaywood a fait, en outre, une copie. Elle nous montre De Wael assis, ayant la

main droite négligemment posée sur l'appui de sa chaise, tandis que son frère Corneille, placé derrière lui, semble, de la main gauche, le montrer au spectateur. L'original de ce beau portrait faisait partie, au commencement de ce siècle, de la collection de madame de Reuver à la Haye et, par suite de la vente de cette collection au prince de Hesse, il se trouve actuellement à Cassel.

F. Stappaerts.

Delvenne, *Biographie des Pays-Bas* — Immerzeel, *Levens des Schilders*. — Nagler, *Kunstler Lexicon*.

DE WAEL (*Corneille*), peintre d'histoire, de batailles, d'animaux et graveur, né à Anvers en 1594, mort en 1662. Après avoir reçu de son père, Jean De Wael, les premiers enseignements artistiques, il prit des leçons de différents maîtres et acquit de bonne heure assez de mérite pour faire rechercher ses œuvres par les amateurs de sa ville natale. Il était loin d'être parvenu à la maturité du talent, quand il fut nommé premier peintre du duc d'Arshot. Ce grand seigneur l'emmena en Espagne, et De Wael y exécuta pour le roi Philippe IV d'importantes compositions historiques; mais le désir de se perfectionner dans son art le détermina à abandonner les avantages dont il jouissait, pour aller, ainsi que son frère Luc, étudier les beaux modèles italiens. Son mérite lui assigna bientôt la place qu'il méritait d'occuper. C'est surtout à Gènes qu'il put donner des preuves fréquentes de sa supériorité : il y passa plus de quinze ans, en y enrichissant les églises et les palais de grandes familles d'œuvres considérables; on cite, entre autres, deux de ses compositions représentant les victoires du marquis Ambroise Spinola. C'est à Gènes qu'il mourut, estimé, regretté et, en quelque sorte, considéré comme un enfant du pays. Les honneurs qui lui furent rendus lors de ses funérailles constatent d'ailleurs quelle était sa popularité : quatre cents amis des arts, portant des flambeaux, accompagnèrent ses restes mortels jusqu'à sa dernière demeure. Raphaël Soprani, dans sa *Vie des artistes génois*; et Lanzi, dans son *Histoire de la peinture italienne*,